

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Recension de l'ouvrage : "La Conversation" d'ORMESSON, Jean, Paris, Ed. Eloïse d'Ormesson, 2011, 121 p.

Evrard, Albert

Published in:
Les Etudes

Publication date:
2012

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for published version (HARVARD):

Evrard, A 2012, 'Recension de l'ouvrage : "La Conversation" d'ORMESSON, Jean, Paris, Ed. Eloïse d'Ormesson, 2011, 121 p.', *Les Etudes*, numéro 3, pp. 409-410.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

quelles il doit tout, pas seulement son métier d'écrivain mais aussi, cahin-caha, d'être toujours en vie. Cela donne un livre vif, profond, léger, souvent drôle, plein d'une dette sélective et disproportionnée pour ces cent auteurs ou artistes, la plupart contemporains, toute une bande de talents plus ou moins abonnés aux mêmes succès et aux mêmes drogues (la drogue justement, l'alcool, la dépression, le sexe, la nuit...). Toute une génération en fait, avec ses livres cultes (en tête *American Psycho*, 1991), et ses auteurs mythiques surtout américains J.D. Salinger, Fitzgerald, Truman Capote, Jack Kerouac, Jim Harrison, Henry Miller, James Hemingway. Sûr que la liste des Français, à côté, (à vous de vérifier...), « décomplexifie » l'ensemble! Mais le projet de Frédéric Beigbeder n'est pas de compliquer les choses. Tout son art au contraire est de croire et de nous faire croire au génie de chacun, qui n'est rien d'autre selon lui que le coup de foudre qui nous lie pour la vie à une œuvre et à un auteur. Et qui fait, qu'à chaque page d'un livre, (Frédéric Beigbeder s'y connaît en formules...), on a envie de taper dans le dos de son auteur, comme si on trinquait. Pari réussi, qui retarde d'autant la catastrophe annoncée, celle de la mort du livre, et nous la rend heureusement moins crédible.

Dominique Cupillard

Jean-Louis FOURNIER

Veuf

Stock, 2011, 156 pages, 15,50 €.

« Sylvie est partie... », comment vivre désormais après quarante ans d'amour partagé? Avec poésie, tendresse et humour, Jean-Louis Fournier

laisse parler son cœur et sa mémoire au gré des événements d'une vie qui continue malgré tout. Écrire est sa manière de redonner couleur à la vie, aux souvenirs, à la présence mystérieuse de Sylvie. « Dans le jardin, ce rosier que tu avais planté n'a jamais tant fleuri depuis que tu es partie », remarque-t-il. La maison est encore habitée d'une présence discrète, son manteau accroché au porte-manteau, les gestes et les mots surprennent et disent sa mystérieuse présence. « Moi, je n'ai pas besoin [de photo], j'ai trop de mémoire. » La mort nous laisse désemparés, muets puisque les mots nous manquent pour dire alors que plus rien ne peut être comme avant, « quand le soleil s'est couché ». Comment goûter tous ces souvenirs, ces moments partagés, ces mots échangés, ce dont toute une vie est tissée? Il reste à s'étonner d'être aimé, d'avoir été fidèlement aimé par celle qui n'est pas partie pour aller avec un autre. Jean-Louis Fournier offre un bel et touchant hommage à sa femme. Il parle avec justesse de l'essentiel, de la vie et de l'amour.

Franck Delorme

Jean D'ORMESSON

La Conversation

Éditions Héloïse d'Ormesson, 2011,
120 pages, 15 €.

Cet opuscule rappelle *Le Souper* (Actes sud, 1989). Cependant, quand Jean-Pierre Brisville entraîne Fouché et Talleyrand au dialogue moucheté sur les planches du théâtre ou la toile de l'écran, l'auteur fige Bonaparte et Cambacérès dans un quasi monologue sur des pages trop aérées. Là, les ennemis de l'Empereur en 1815 sont suspen-

dus à l'affrontement de deux peintures politiques. Ici, le premier consul à vie décide l'Empire durant l'hiver 1803 et livre le tableau emphatique de sa propre élévation. Peinant à dire son ambition, il parle à un faire-valoir pour se la rendre acceptable. Cambacérès souffle alors la réplique plus qu'il ne la donne. Si l'idée de la saisie d'un tel moment renvoie au génie des portraits de Stefan Zweig, là où le salon d'un hôtel abrite un repas que le spectateur peut voir, goûter et sentir, les Tuileries avant un souper que les consuls ne partagent pas, laisseraient presque les sens du lecteur au repos. Toutefois, par cet amuse-bouche invitant au festin de l'Histoire, l'auteur réussit à montrer combien l'ambition se fait parfois froide, le calcul glacé et le génie égoïste.

Albert Evrard

David GROSSMAN

Une femme fuyant l'annonce

Trad. de l'hébreu par S. Cohen. Seuil, 2011, 668 pages, 22,50 €.

C'est grave, somptueux, fin, magique, envoûtant, estomaquant. Dès *Voir ci-dessous Amour* (1986), David Grossman a su tisser des livres inoubliables, tant son écriture s'ingénie à sculpter des formes littéraires au plus proche du monde qu'il appelle à découvrir, un monde à surface de terre et de chair, en profondeur d'esprit et d'humanité. Avec *Ora*, femme, mère, se tresse à flots de mots et de rituels magiques le chemin d'un peuple à hauteur des tragédies antiques. Son second fils, Ofer, vient de partir en mission dans une zone de combat alors qu'il achevait son service militaire et qu'il devait faire une randonnée en Galilée avec sa mère.

Voulant conjurer le pire, elle décide de partir tout de même, fuyant ainsi les trois messagers qui viennent annoncer le décès d'un soldat afin qu'ils ne puissent la trouver. Pour l'accompagner, elle choisit Avram, le meilleur ami de son mari Ilan, l'amour de sa jeunesse. Dans leurs dialogues au fil de la marche, plus de trente années s'entrechoqueront, convoquant leurs histoires autant que celle d'Israël, leurs combats comme leurs fragilités, avec intensité, banalité, trivialité. Sans jamais abandonner le quotidien des haltes et des rencontres, la figure d'Ora se campe en une extraordinaire stature sensuelle, poignante, enchanteresse. Avec « ses » hommes, elle réinvente le monde dans toute la complexité d'une vie de femme juive, israélienne. Un grand moment de lecture!

Pascal Sevez

Michela MURGIA

Accabadora

Trad. de l'italien par N. Bauer. Seuil, 2011, 212 pages, 17 €.

« Accabadora », ce mot sonne étrangement, telle une formule ésotérique, aux oreilles de qui n'entend ni la langue ni les usages du village sarde où se situe l'action. Le lecteur n'en comprendra le sens que peu à peu, de même que la réalité qu'il recouvre apparaîtra tardivement au personnage principal. À l'âge de six ans, Maria a été « cédée » par sa mère, qui s'estimait trop pauvre pour élever une quatrième fille, à la couturière du village, Bonaria Urrai, restée célibataire et sans enfants. La fillette s'attache alors comme naturellement à cette femme auprès de laquelle elle trouve ce qui jusqu'alors lui avait fait